

Revue des deux mondes

octobre 1988

PEINTURE



Gérard BARRIÈRE

**D**'un commissaire d'exposition capable de présenter des aquarelles de Michaux dans une salle consacrée au groupe Cobra, il n'est certes guère raisonnable d'attendre des miracles. Tout de même, on aurait espéré que cette récente rétrospective *Années 50*, au centre Pompidou, eût pu être aussi l'occasion de réparer quelques injustices, de révéler au public quelques... Hélas ! c'est... tchèque r... absences... constituer... appréhen... pressions des modes, du marché ou de la politique.

## LE "GRAND OEUVRE" DE VACLAV BOSTIK

Et Sima demeure en France un inconnu. Que tous nos poètes, Caillois, Char, Michaux, Jouve, Daumal, n'aient cessé de saluer en lui un « *allié substantiel* » et peut-être le plus subtilement intense des peintres de son temps ne trouble en rien l'olympien mépris où le tiennent nos instances officielles de l'art, lesquelles n'ont jamais jugé bon, depuis sa mort, en 1971, de lui consacrer une seule exposition

1. Il convient, en revanche, de saluer quelques initiatives privées, dont la superbe petite exposition d'œuvres sur papier que nous offrit la galerie Philipp au printemps

On ne sait donc quand nous sera accordé de découvrir et de contempler cette œuvre où la femme, la flamme et le cristal s'unissent en une même lumière de foudre pacifiée.

### ***Vaclav Bostik, un peintre inclassable***

Il faut ardemment souhaiter que le même sort ne soit réservé à un autre peintre tchèque, Vaclav Bostik, tout aussi inclassable que Sima dans les « ismes » usuels et dont une génération le sépare (il est né en 1913), tandis que surtout l'en rapproche une même quête de l'essentiel subtil. Il travaille à Prague, c'est-à-dire discrètement, et n'exposa qu'une fois en France, il y a huit ans, à Besançon. Autant dire que c'est à une vraie révélation que nous convie, cet automne, la galerie Lamaignère-Saint-Germain, avec cette exposition qui devrait susciter contemplation et questions.

Et d'abord celle-ci : l'Extrême-Orient pictural commencerait-il à Prague ? En Occident, nous eûmes là-dessus les fameuses explications de Vinci, l'ultime ambition de la peinture était de se faire miroir parfait pour refléter et magnifier la diversité du monde. Celui-ci interrogeait : « *Miroir, suis-je toujours le plus beau ?* », et Part se devait de trouver les accents les plus sincères pour l'assurer de sa splendeur. La peinture, en Orient, aspire aussi à être miroir, mais dans le dessein très différent de recueillir et de révéler la subtile buée des premiers souffles de l'Etre.

Sima, Bostik plus encore peut-être, à coup sûr plus consciemment et constamment, s'efforcent ainsi de saisir et de manifester la lumineuse simplicité de l'essentiel, avant que l'essentiel lui-même ne se soit révélé en la complexe opacité de l'accidentel.

N'est-il pas admirable que dans notre langue, dont l'intuition semble ici anticiper celles de la physique moderne, une seule lettre, et la plus vibrante, sépare *l'onde* du *monde* ? C'est exactement vers cette lettre, évoquant le *om* primordial des sagesse d'Asie, vers cet espace profond, ténu et sourd que chemine la quête de Bostik.

C'est l'instant du commencement que guette sa peinture, ce fugitif éternel moment d'après l'inimaginable création et d'avant la détermination trop imagée déjà. C'est ce lieu étroit,

entre l'image impossible et l'image évidente, que cherche à conquérir sa vision pour qu'en cette source claire nous allions laver la nôtre. Sa patiente économie du sensible, qui est tout sauf une abstraction, travaille à susciter en nous l'émergence du simple. Et s'il n'est guère surprenant qu'il ait suivi, en sa jeunesse, des cours sur la physique d'Einstein, gageons que ce dernier le fascinait moins par ce qu'il avait trouvé, la Relativité, que par ce qu'il continuait de chercher, cette « *théorie du champ unitaire* » où une seule équation aurait rassemblé le troupeau des énigmes, comme une énergie unique aurait absorbé les quatre forces qui meuvent le monde.

Bostik travaille toujours à dégager ce « *champ unitaire* », à manifester le monde à l'état fluide avant qu'il ne se soit coulé en aucun récipient qui lui donne une forme, à surprendre le visible encore nu avant qu'il n'ait revêtu les robes du compotier, de l'arbre, de la montagne ou du visage.

Son art est de nous guider vers ce champ pur où passe le souffle sans qu'il ne soit encore vent ou respiration ; où déferle une vague qui n'est encore d'aucun océan, seulement cette vague aspiration qui vient à l'espace de se soulever et de s'épandre un jour. Il trouve et suspend cet instant où les électrons envisagent de danser ce ballet qui sera la matière, mais sans en prévoir déjà les diverses figures qui deviendront les divers éléments. Comme les médiums aspirent à l'être de l'au-delà, il est explorateur de l'en-deçà, de l'en-deçà même de l'élémentaire.

### ***Confronté au mystère de l'espace***

Nombre de toiles de Bostik, parentes en cela de celles d'un Ubac mais plus encore des « jardins secs » des temples zen, évoquent les réguliers sillons d'une charrue opiniâtre. Mais quand nulle glèbe n'existe encore, quel sol son soc déchire-t-il ? Pourtant ce sont bien là labours, labours du vide pour y semer l'espace.

Sourcier du point unique d'où jaillissent les données plurales du visible, il remonte jusqu'à cette palpitation première qui est un mandala, le plus simple, ce coit partout sacré du cercle et du carré, cet enfantement perpétuel de tout l'achevé par tout

l'infini, de tout le qualifié par tout l'ineffable, de la mesure par l'immense, de la structure par l'incomposé.

Ce n'est pas au rien qu'il se sent confronté devant la toile immaculée, mais au mystère de l'espace, avec ses lignes de force, ses points nodaux, ses courants aussi invisibles mais inévitables que ceux d'un océan, ou d'un champ magnétique sur lequel il n'y aurait qu'à jeter la limaille des pigments pour en révéler les dessins nécessaires.

Toute sa peinture est un interrogatoire serré de l'espace sur les détails de son emploi du temps entre la préméditation du virtuel et l'irréparable accomplissement du réel. Bostik est de ceux pour qui l'art n'est point redire le monde, mais le questionner sans cesse et le ressusciter, en en re-suscitant les énigmes majeures. Pas une de ses toiles ni un de ses dessins qui ne pressent le Tout de lui dire comment il devient quelque chose, qui ne supplie l'Ordre, tellement absolu qu'il en est invisible, de lui révéler le chemin par lequel il devient juste assez chaos pour devenir visible à nos chaotiques regards. Détenir le mystère de cet aller serait aussi pour l'homme détenir celui du retour du visible à l'invisible, du divisé à l'indivisible et, par là même, le secret si longtemps rêvé de la transmutation, passage du ceci à n'importe quoi d'autre. Ce serait, enfin, réussir le « grand œuvre », qui est parfaite purification, parfaite contemplation, parfaite extase, parfaite oraison.

### « Arriver un jour à la pierre philosophale »

Écoutons-le enfin lui-même nous dire sa haute quête :  
*« Je me rends compte que toute tentative pour exprimer l'inexprimable est une trahison. Et mon travail ressemble à celui des alchimistes d'autrefois : ils répétaient des dizaines, des centaines, des milliers de fois une même distillation dans l'espoir d'arriver un jour, à la faveur de la conjonction unique de certaines circonstances, à la pierre philosophale ; et moi aussi je me pose et me repose sans cesse les mêmes questions, en espérant qu'un jour je recevrai une partie de la réponse. »*

Dernier alchimiste de Prague, et tandis que derrière lui, sans qu'il en soit troublé, passe l'Histoire, ses printemps et ses chars, Vaclav Bostik scrute sa toile éclatante comme l'athanor où va, peut-être, s'accomplir l'incroyable transmutation de l'invisible en visible.

GÉRARD BARRIÈRE

---

Exposition Vaclav Bostik, du 12 octobre au 10 décembre 1988, galerie Lamaignère-Saint-Germain, 43, rue de Saintonge, 75003 Paris. Tél. : 48.04.59.44.

Gérard Barrière, quarante ans, est critique d'art. Il enseigne à la Fondation pour les arts et les sciences de la communication à Nantes.